
LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

**Une bataille de nuit :
Stoney Creek, 6 juin 1813**

par G.F.G. Stanley

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

**Une bataille de nuit :
Stoney Creek, 6 juin 1813**

Le brigadier-général John Vincent

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

**Une bataille de nuit :
Stoney Creek, 6 juin 1813**

par G.F.G. Stanley

Musée canadien de la guerre
La série des batailles canadiennes n° 8

BALMUIR
BOOK
PUBLISHING
LTD.

Musée canadien de la guerre

©1991
MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

Balmuir Book Publishing Limited
C.P. 160, Station B
Toronto (Ontario) M5T 2T3
ISBN 0-919511-46-6

à mon petit-fils

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Au fil de son histoire, le Canada a vécu des moments fort difficiles, des luttes d'une envergure variable mais qui eurent toutes un effet marquant sur le développement du pays et qui ont modifié ou reflété le caractère de son peuple. La série présentée par le Musée canadien de la guerre décrit ces batailles et événements au moyen de narrations faites par des historiens dûment qualifiés et rehaussées par des documents visuels complétant très bien le texte. Il s'agit en fait d'études de crises, au cours desquelles les Canadiens et Canadiennes ont été appelés à faire de nombreux sacrifices, parfois le sacrifice suprême, pour défendre les valeurs qui étaient les leurs. Nos études sont donc dédiées à la mémoire de ces hommes et de ces femmes, envers lesquels nous serons toujours reconnaissants.

Victor Suthren

Musée canadien de la guerre

Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813

par G.F.G. Stanley

Le rapport britannique

Le 6 juin 1813, le brigadier-général John Vincent écrivait à Sir George Prevost, gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique, pour lui rendre compte du combat qu'il avait livré à l'aube de cette même journée. Assis à son bureau, dans son nouveau poste de commandement situé dans la maison de Richard Beasley à Burlington Heights, Vincent nota qu'il avait appris la veille qu'une force américaine de «3 500 hommes, 8 ou 9 pièces de campagne et 250 éléments de cavalerie» montait vers lui en provenance de Forty Mile Creek. Après avoir été informé que les postes avancés avaient été repoussés par les Américains, l'adjutant général adjoint de Vincent, le lieutenant-colonel John Harvey, partit reconnaître les positions ennemies «avec les compagnies légères du *King's Regiment* et du 49^e Régiment.

Harvey avait recommandé une attaque de nuit sur le campement américain. C'est en ces termes que Vincent devait expliquer à Prevost la recommandation de son adjoint, ainsi que sa décision d'y donner suite :

Voilà ce qui aura motivé le lieutenant-colonel Harvey à me faire sa proposition, et moi à l'approuver : La position tenue par nos hommes, bien que solide pour un aussi important corps de troupe, est bien trop étendue pour permettre une résistance face à l'adversaire supérieur en nombre qui semble converger vers nous de trois points différents, savoir : du lac, de la route principale et de la montagne à notre droite. Il était clair que l'attaque était imminente. Je n'avais donc ni le temps ni le désir de retraiter précipitamment. J'ai donc adopté la proposition du lieutenant-colonel Harvey, non

Sir George Prevost

seulement parce qu'elle était digne des braves placés sous mon commandement mais aussi parce qu'elle offrait les meilleures possibilités de paralyser l'ennemi et de perturber ses plans tout en gagnant du temps au cas où, malgré tout, il eut fallu battre en retraite.

Vincent poursuit par une description de la bataille :

Le camp de l'ennemi se trouvait à environ sept milles de distance. Vers onze heures trente, j'ai avancé avec les cinq compagnies du 8^e Régiment (*the King's Regiment*) et du 49^e Régiment, ce qui ne représentait collectivement que 704 armes à feu. Le lieutenant-colonel Harvey dirigea l'attaque avec un jugement et un professionnalisme à toute épreuve. L'ennemi fut complètement surpris et chassé de son camp après avoir tenté à plusieurs reprises de se regrouper, pour être chaque fois chargé par nos valeureux soldats. Tout au long de cette bataille, ceux-ci démontrèrent un comportement remarquable. La bataille était terminée avant l'aube; nous avons pris trois canons et un obusier de laiton, avec leurs tombereaux, en plus de nous saisir de deux brigadiers-généraux, Chandler et Winder (respectivement le commandant de la place et son second), et de plus de 100 officiers, sous-officiers et soldats.

Jugeant imprudent d'exposer notre faiblesse numérique au regard de l'ennemi, celui-ci demeurant redoutable par son nombre et par ses positions en dépit du fait que son dispositif avait été brisé, puisqu'il occupait les hauteurs avoisinantes et qu'il détenait toujours quatre ou cinq canons, nous décrochâmes à l'aube pour retourner à nos cantonnements. Après notre repli, et une fois le soleil levé, l'ennemi s'aventura dans son camp pour l'occuper, ou

plutôt pour y détruire ses bagages, notamment les couvertures, chariots ou affûts, provisions, armes de réserve, etc. Par la suite, il retraits en vitesse vers Forty Mile Creek, où il fit sa jonction avec un corps de 2 000 hommes venus en renfort de Niagara.

Tous les honneurs de la victoire revenaient au lieutenant-colonel Harvey. Vincent écrivit aussi :

... dès l'instant que l'avance de l'ennemi fut connue, il observa ses mouvements et me transmit immédiatement toute l'information pertinente; c'est à lui que je dois assurément la proposition d'attaquer ainsi que le plan de bataille. Rien ne pouvait être plus clair que sa tactique, ni plus convaincant que le résultat obtenu.

Harvey ne fut pas le seul officier à recevoir des compliments du commandant :

La conduite du major Plenderleath, qui commandait le 49^e Régiment, fut remarquable. Grâce à sa fermeté et à la rapidité de son intervention, l'ennemi fut complètement pris de court; tous les efforts que ce dernier déploya pour se regrouper furent rendus vains par la charge à la baïonnette, qui empêcha toute forme d'opposition. Un groupe d'hommes du 49^e Régiment, dirigé par le major Plenderleath, chargea vaillamment un certain nombre de pièces d'artillerie et se saisit de deux pièces de 6 lb. Par ailleurs, le major Ogilvie dirigea vaillamment les cinq compagnies du *King's Regiment*; pendant que la moitié de cette unité exceptionnelle et hautement disciplinée appuyait le 49^e Régiment, l'autre moitié passait à droite pour s'en prendre au flanc gauche de l'ennemi, ce qui devait sceller l'issue de ce combat nocturne.

Vincent devait également ajouter un bon mot pour décrire «l'apport extraordinaire du l'officier Glegg, major de brigade... et des capitaines McDouall et Milnes, aides de camp de Votre Excellence, qui m'accompagnèrent au combat et qui chaque fois s'étaient portés volontaires... du capitaine Chambers du 41^e Régiment... de M. Brock, commissaire au 49^e Régiment, qui m'assista à titre d'aide de camp par intérim».

Le major Charles Plenderleath

Après avoir exprimé sa gratitude à «M. Hackett, médecin-chef par intérim pour cette armée... pour la qualité des soins accordés aux blessés, grâce auxquels ceux-ci pourront pour la plupart reprendre du service», le général Vincent poursuivit :

Il serait injuste de passer sous silence la bravoure et la discipline qu'on trouvait partout pendant cette courte action militaire. Je suis heureux de pouvoir vous assurer que chaque officier, chaque individu, fit le nécessaire pour se montrer digne des couleurs de Sa Majesté et pour préserver l'honneur des troupes britanniques.

Dès qu'il eut quitté sa position pour marcher sur l'ennemi, le lieutenant-colonel Bisshopp parvint à enlever l'objectif avec des détachements du 41^e Régiment, du Glengarry et du Newfoundland ainsi que la milice et l'artillerie, placés sous le commandement du major Holcroft, qui avait disposé ses troupes de façon à pouvoir appuyer mes hommes sur n'importe quel flanc, si la situation l'exigeait.

J'ai instruit le capitaine Fowler, quartier-maître général adjoint, de demeurer à l'arrière pour reconnaître le pays, réunir les ressources nécessaires et garder ouvertes les voies de communication.

Je puis assurer Votre Excellence de mon entière confiance à l'endroit de ces officiers, dont le zèle et le jugement n'auraient fait défaut même si, par malheur, la situation sur le terrain s'était dégradée.

Et de conclure :

Je me permets d'attirer l'attention de Votre Excellence sur les rapports ci-joints, qui décrivent en détail les pertes subies par notre unité, pertes qui, je dois le dire, furent malheureusement très lourdes.

Le rapport américain

Ce même jour, le major-général Henry Dearborn, grand stratège et plus haut gradé des officiers américains, rédigeait un rapport beaucoup plus succinct et sensiblement différent. Assis à sa table de travail, dans ses quartiers de Fort George, un ouvrage défensif britannique récemment capturé à proximité de l'embouchure de la rivière Niagara, Dearborn écrivit à John Armstrong, Secrétaire d'État des États-Unis à Washington :

Monsieur, j'ai reçu une information ce soir, en provenance de la tête du lac, voulant que nos troupes (commandées par le brigadier-général Chandler) aient été attaquées à deux heures du matin par l'ensemble des forces britanniques et des Indiens. Ironie du sort, même si nos pertes furent modestes (pas plus de 30 hommes) et en dépit du fait que l'ennemi a été mis en déroute, les deux brigadiers-généraux Chandler et Winder furent faits prisonniers. Ils s'étaient avancés pour examiner de près la situation au sein d'une compagnie d'artillerie lorsque l'attaque anglaise fut lancée.

Le général Vincent serait du nombre d'ennemis tués. Le colonel Clark a été fatalement atteint; il avait été fait prisonnier de même que 60 hommes du 49^e Régiment britannique. Au total, l'ennemi a perdu 250 hommes. Les Anglais ont envoyé un émissaire pour demander que leurs morts soient mis en terre. Le général Lewis, aidé du brigadier-général Boyd, prend le commandement des troupes avancées.

Le lendemain de la bataille, un autre rapport fut expédié au secrétaire de la guerre américain par le major J. Johnson, adjudant général adjoint du brigadier-général Chandler, à partir de Forty Mile Creek. Dans ce document, Johnson décrit plus longuement la bataille ainsi que la capture de Chandler et Winder :

Le major-général Henry Dearborn

C'est avec grand regret que je vous annonce la perte de notre excellent et valeureux ami, le général Chandler, qui a été fait prisonnier hier matin au cours de l'action militaire près de Stony (*sic*) Creek. Malheureusement, le général Winder a également été fait prisonnier par l'ennemi, lui aussi au moment où la victoire nous revenait sur le terrain. Dans la noirceur de l'aube, on ne pouvait distinguer les tuniques rouges des bleues à plus de trois pas; ce qui me porte à croire que ces officiers se sont perdus et ont franchi par inadvertance les lignes ennemies.

Les deux ont fait preuve de beaucoup de sang-froid et de bravoure et c'est avec grande satisfaction que je puis vous assurer que leur disparition ne tient aucunement à un effet de surprise. En fait, ils prévoyaient cette attaque et avaient pris toutes les mesures nécessaires pour la contrer; nos troupes dormaient, leurs armes à portée de main, à leur poste de combat, dans un dispositif optimal compte tenu des possibilités offertes par le terrain.

Les généraux avaient passé la soirée précédente sous la tente du général Chandler, jusqu'à minuit, pour préparer la victoire qu'ils pressentaient pour le lendemain.

Après le départ du général Winder, votre guide, le général Chandler et moi-même nous sommes allongés, mais sans dormir. Aux alentours de 2h20, nos avant-postes et sentinelles devinrent la cible de tirs provenant des premiers éléments de la colonne

To York
Burlington Bay
BURLINGTON HEIGHTS
Richard Beasley's House
Stoney Creek, 6 June 1813
Forty Mile Creek
NIAGARA ESCARPMENT
De Cou's House
Twenty Mile Creek
Twelve Mile Creek
Ten Mile Creek
Two Mile Creek
Beaver Dams, 24 June 1813
Queenston
St. Davids
Newark
Ft. Niagara
Ft. George
27 May 1813
Lewiston
Grand Island
Ft. Erie
Black Rock
Buffalo
NEW YORK
LAKE ERIE
LAKE ONTARIO
UPPER CANADA
Chippawa River
Grand River
Americans
British
AMERICAN ADVANCE TO BURLINGTON HEIGHTS - 1813
AVANCE DES AMÉRICAINS VERS BURLINGTON HEIGHTS - 1813

Vers York
Baie de Burlington
BURLINGTON HEIGHTS
Maison de Richard Beasley
Stoney Creek, le 6 juin 1813
Forty Mile Creek
Escarpement du Niagara
Maison de de Cou
Twenty Mile Creek
Twelve Mile Creek
Ten Mile Creek
Two Mile Creek
Beaver Dams, 24 juin 1813
Queenston
St. Davids
Newark
Fort Niagara
Fort George
le 27 mai 1813
Lewiston
Grand Island
Fort Erie
Black Rock
Buffalo
NEW YORK
LAC ÉRIÉ
LAC ONTARIO
HAUT-CANADA
Rivière Chippawa
Rivière Grand
Américains
Britanniques

ennemie. Ils nous alertèrent immédiatement du danger au moyen d'un retentissant cri d'alarme. Le général Chandler et moi-même fûmes immédiatement en selle, et la ligne de défense formée avant que l'ennemi ne parvienne à distance de tir de nos fusils. Le général Chandler prit immédiatement position à l'arrière du flanc gauche de l'aile droite, d'où il distribua ses ordres avec le plus grand sang-froid; il consacra le reste de son temps à encourager ses hommes et à les inciter à faire preuve de vaillance. À plusieurs reprises, je transmis ses ordres au général Winder qui commandait l'aile gauche, où je le vis très occupé dans ses préparatifs, en train de donner directives et encouragements à ses hommes.

Occupé à transmettre ces ordres, je perdis de vue le général Chandler. Ce n'est que le lendemain que j'appris qu'il avait été fait prisonnier. Sa monture avait été abattue au coeur de l'action. Officiers et hommes de troupe se sont comportés comme des vétérans. N'eût été la perte de nos généraux, nous nous serions couverts de gloire. Car jamais victoire plus complète ne fut obtenue.

Raison de l'invasion américaine

Du point de vue des Américains, la Guerre de 1812 était la suite logique de la Révolution américaine et de l'échec des forces révolutionnaires de s'emparer de Québec en 1775. C'est donc dire que, pour de nombreux Américains, la conquête du Canada n'était qu'un simple décalage historique de trente-sept ans. D'autant plus que le moment semblait bien choisi. En effet, la Grande-Bretagne était impliquée dans une guerre interminable face aux armées de Napoléon.

Plusieurs colons du Haut-Canada étaient de souche américaine, donc susceptibles de sympathiser avec les aspirations territoriales de la mère patrie. Par ailleurs, les habitants de la province britannique n'étaient certes pas tous d'allégeance loyaliste. Enfin, il était facile de susciter un sentiment anti-britannique dans diverses parties des États-Unis en rappelant la domination exercée par les Anglais sur les voies maritimes. Cette suprématie constituait un problème pour les négociants du Nord. C'était aussi un moyen trop facile pour Londres de dépêcher des renforts à sa garnison britannique d'Amérique du Nord.

D'ailleurs, on retrouve dans les propos du membre du Congrès de Virginie, John Randolph, la preuve que les intentions réelles de Washington lors de la déclaration de guerre de 1812 n'étaient ni plus ni moins que l'annexion du Haut-Canada en vue de faire main basse sur le riche commerce des fourrures, tenu alors solidement par les Britanniques à Londres et par les Canadiens à Montréal. En effet, lors du débat tenu au Congrès pour savoir si les États-Unis devraient ou non déclarer la guerre au Canada, Randolph avait fait la déclaration suivante :

Monsieur, si nous allons en guerre, ça ne sera pas pour protéger ou défendre nos droits maritimes. Ces messieurs du Nord semblent avoir tout vu, connu tous les royaumes de cette terre. Et le Canada a l'air de les intéresser... C'est la cupidité agraire, et non les droits maritimes, qui dicte cette guerre. Depuis le rapport établi par la Commission des relations étrangères devant la Chambre, nous n'entendons plus qu'un seul mot, une seule parole répétée à l'infini comme par des perroquets : Canada! Canada! Pas un mot sur Halifax, qui devrait pourtant être notre principal objectif advenant une guerre à caractère maritime. En fait, le but réel de cette guerre est d'acquérir une influence prépondérante dans le nord. Car, sur le plan de la sécurité maritime, les rocs stériles des Bermudes revêtraient pour nous bien plus d'importance que tous les déserts où Hearne et McKenzie (sic) auront pu cultiver leurs chimères.

Il va de soi que ce genre de commentaire ne faisait pas le bonheur des fauteurs de guerre dans l'ouest des États-Unis. Mais Randolph avait raison. Car, si l'objectif des Américains n'était pas réellement de briser l'alliance anglo-indienne puis de s'emparer du commerce des Indiens au Canada, alors pourquoi Washington lançait-elle une série d'attaques contre la province occidentale du Haut-Canada? Pourquoi pas plutôt contre les Maritimes, et la Nouvelle-Écosse en particulier?

Le héros canadien de la Guerre de 1812 fut le major-général Isaac Brock. En dépit des allégeances douteuses de nombreux immigrants américains au Haut-Canada avant 1812, Brock avait adopté une attitude des plus décidées (même si au fond de lui-même il avait certains doutes) et était rapidement passé à l'offensive. Il avait alors chassé le prétentieux Hull hors du Haut-Canada, le forçant à céder la ville de Detroit aux troupes anglo-canadiennes. Par la suite, galopant plein est vers la rivière Niagara, Brock avait conduit une autre force anglo-canadienne à la victoire contre un adversaire pourtant supérieur en nombre, l'obligeant à capituler à Queenston Heights. Or, une défaite des Britanniques à Queenston aurait sans doute conduit à la reddition de la majeure partie du Haut-Canada à l'ouest de Kingston et aurait gravement nuit à l'alliance militaro-commerciale des Britanniques et des Indiens. On pourrait dire que, grâce au succès de Brock, Queenston Heights est l'une des rares batailles que tous les écoliers canadiens connaissent aujourd'hui. Toutefois, Brock devait y laisser la vie. Il fut abattu par le tir bien placé d'un fantassin américain, reçu en pleine poitrine lors d'une charge contre une batterie ennemie, dans l'escarpement du Niagara.

La prise de Fort George

Compte tenu de la grande influence de l'Ouest sur Washington, rien ne laissait présager de changements dans la stratégie américaine de la deuxième année de guerre. Peut-être le gouverneur-général des deux Canada, le Britannique Sir George Prevost, comprenait-il parfaitement qu'une grande offensive américaine sur Montréal mettrait en difficulté les forces anglaises, dont le dispositif était trop étalé sur une ligne allant de Détroit à Québec. Par contre, les partisans de la guerre aux États-Unis, représentants de l'Ouest, ne cessaient de voir dans le Haut-Canada leur objectif principal. Il eut mieux valu pour les Américains de se concentrer sur la prise de Kingston, la plus grosse base navale des Britanniques sur le lac Ontario et verrou militaire tant pour les régions situées à l'ouest de ce lac que pour la voie maritime montant jusqu'à l'Atlantique, en passant par Montréal. Pour quelle raison le «premier major-général» Henry Dearborn ainsi que le commandant de ses forces navales, le commodore Isaac Chauncey, allaient-ils consacrer tellement de temps et de ressources à une attaque futile contre York en 1813? Il semblerait que la seule justification soit le fait que le Haut-Canada était l'objectif américain, que York était le siège du gouvernement provincial, que le port de cette ville abritait un tout nouveau bâtiment de guerre britannique, et enfin que les Américains recherchaient une victoire facile.

Comme prévu, l'attaque fut un succès. Les assaillants incendièrent le vaisseau anglais, le *General Hunter*, pillèrent quelques demeures et mirent à sac la bibliothèque de la localité.

L'assaut contre Fort George

Un certain nombre de livres volés furent expédiés aux États-Unis en même temps que la perruque du président de l'Assemblée législative, qu'on prit pour un scalp humain et qu'on utilisa pour démontrer à quel point les Britanniques appuyaient les méthodes guerrières des Indiens, et combien les législateurs canadiens étaient assoiffés de sang.

Pour cette bataille tout à fait insignifiante sur le plan stratégique, le prix payé par les Américains fut élevé. En effet, l'explosion de la soute à munitions allait causer la mort de 55 hommes en plus de faire 257 blessés. Le commandant américain, Zebulon Pike, un des officiers les plus prometteurs de cette armée, était du nombre des tués. Son successeur, le colonel Cromwell Pearce, ne tarda pas à négocier une trêve avec les autorités locales. Outre la prise d'un canon anglais, de vêtements et de provisions, il se contenta d'un «bel assortiment de vins».

Chargés de leur butin, les bâtiments de Chauncey retournèrent à Fort Niagara, siège de la base américaine située près de l'embouchure de la rivière Niagara. C'est là qu'on entreprit de planifier la grande offensive américaine de 1813. Parmi les officiers présents, peu croyaient en la compétence et détermination du major-général Dearborn, vieillard maladif et obèse qui les commandait. Ce qui les rassurait par contre c'est le fait que le travail d'état-major revenait à un jeune officier, adroit et ambitieux, le colonel Winfield Scott.

La bataille de Fort George

Le 25 mai 1813, Scott donna son ordre d'opération. L'assaut initial contre la position britannique de Fort George, sur la rive gauche de la Niagara, allait être mené par un corps de troupes légères, deux compagnies d'infanterie sur les flancs et plusieurs artilleurs servant un canon de 3 lb. Scott lui-même prendrait alors le commandement de cette formation. Les fusiliers devaient avancer sur les flancs, suivis par la brigade du brigadier-général J.P. Boyd et de la compagnie d'artillerie du capitaine Nathan Towson. Entre-temps, plusieurs goélettes prendraient position à proximité du phare, de manière à pouvoir prendre en enfilade la batterie de défense côtière des Anglais. La brigade du brigadier-général John Chandler serait gardée en réserve. Selon Chauncey, commandant de la force navale, les directives de Scott furent «promptement et valeureusement mises à exécution». Dès qu'ils avaient mis le pied à terre, les soldats américains se regroupaient pour monter à l'assaut des positions anglaises, tandis que les goélettes tenaient sous un feu bien ajusté les troupes anglaises se repliant vers la muraille du fort. À midi, le village de Newark et le Fort George étaient «entièrement entre les mains de nos hommes», et les Britanniques se retiraient «en direction de Queenstown (*sic*)». Dans son rapport pour Washington, le général Dearborn écrivit : «Nous sommes maintenant en possession du Fort George et de ses dépendances immédiates; nous poursuivrons demain notre avance... On compte 17 tués et 45 blessés. Au sein des troupes régulières de l'armée, les pertes s'élèvent à 90 tués et 160 blessés». Dearborn explique ainsi le fait que la poussée américaine ait été interrompue : «Au combat depuis une heure du matin, nos hommes sont trop épuisés pour se lancer à la poursuite de l'adversaire».

Sans doute Dearborn ne comprit jamais que le but de l'attaque contre le Fort George ne devait pas être simplement l'occupation d'une place militaire plus ou moins fortifiée mais plutôt l'élimination de la force britannique dans la péninsule de Niagara. Or, le commandant britannique (le brigadier-général John Vincent), bien que défait et ayant subi certaines pertes au combat, demeurait une menace avec sa petite armée presque complète. Une partie de ses hommes, ceux qui se trouvaient sur la gauche du dispositif britannique, s'étaient repliés plein ouest à partir du village de Newark, en direction de Burlington. Par contre, le gros de la force s'était replié vers le sud, en direction de Queenston. Par la suite, virant à l'ouest en direction de St. Davids et de Beaver Dams, ils poursuivirent le long de l'escarpement du Niagara, parvenant à atteindre la base de Vincent, à Burlington Heights.

Les Américains étaient bel et bien victorieux, mais ce n'était pas la victoire décisive dont ils avaient besoin. En fait, en prélevant à même les garnisons du Fort Erie et de Chippewa, le général Vincent se sentait alors assez en sécurité pour s'aventurer à envoyer des officiers de milice acheter du bétail puis le reconduire vers l'ouest afin de porter assistance au colonel Henry Procter, sur le front de Detroit. Au même moment toutefois, Vincent faisait une requête pressante au commandant britannique de Preston, demandant l'envoi immédiat de renforts vers Burlington Heights.

La progression des Américains vers l'ouest, le long de la route côtière à partir du Fort George, fut retardée, sans raisons apparentes. Elle ne devait débuter que le 1^{er} juin. Des pluies torrentielles s'étaient abattues dans la région; pourtant, si les routes détrempées n'avaient pu empêcher la retraite des troupes de Vincent, elles semblaient constituer un obstacle à l'avance des Américains. De plus, Vincent était mieux informé que Scott. Le 2 juin, plusieurs déserteurs yankees parvenaient au camp militaire de Vincent. À l'interrogatoire, ils donnèrent au commandant britannique une bonne idée des effectifs américains. Entre-temps, le chef indien John Norton, avec une poignée de Mohawks, et William Hamilton Merritt, avec ses *Provincial Dragoons*, demeuraient à proximité des troupes américaines; en évitant tout contact armé, ils parvinrent à renseigner parfaitement Vincent sur les allées et venues de l'adversaire.

Le 2 juin, le brigadier-général Winder fut nommé à la tête des troupes américaines montant sur Burlington. Il fonça vers l'ouest, faisant jonction avec son collègue, le brigadier-général Chandler, dans la soirée du 4 juin, à Forty Mile Creek. À ce moment, la force d'invasion regroupait 2 643 hommes du rang. Si l'on tient compte des officiers et surnuméraires, la force américaine devait représenter plus de 3 000 combattants.

Le lendemain, les Américains poursuivirent leur avance jusqu'à Stoney Creek, où ils dressèrent leur camp, s'attendant à une attaque britannique, selon Chandler. La nuit commençait à tomber lorsqu'ils montèrent leur campement. On entreprit immédiatement de nourrir les hommes, ce qui pressait puisqu'aucun d'eux n'avaient rien mangé depuis le départ de Forty Mile Creek.

Les Américains montèrent leur campement en accordant une grande importance aux considérations défensives. Un détachement fut envoyé vers le nord, jusqu'au lac à l'embouchure de la rivière Stoney Creek. Là, ils seraient en mesure de protéger la flottille qui transportait l'essentiel des approvisionnements, bagages et rations des troupes. Les hommes de l'infanterie légère et du 25^e Régiment étaient postés dans un pré de la ferme de James Gage, à quelque 150 mètres en avant de la position principale. Le gros des troupes occupait les hauteurs à l'arrière et à la gauche de la route située au pied de la montagne. Le campement, monté sur une surface plane, était protégé par une côte abrupte. Au sommet de la côte, courait une clôture de perche entremêlée d'une épinaie et d'arbres abattus. En contrebas, la plaine était entièrement détrempée. Les six canons de campagne furent disposés au sommet de la côte, de manière à commander le principal accès à Burlington.

En cas d'attaque, les hommes du 25^e Régiment d'infanterie, positionnés à la droite de l'artillerie et des autres éléments d'infanterie à l'arrière, devaient se déplacer obliquement, en direction de la route. Entre-temps, le 23^e Régiment devrait se rassembler à l'arrière des canons, tandis que le 16^e, le 5^e et les troupes légères iraient sur la gauche. Le 9^e Régiment d'infanterie se trouvait à environ un mille de là, assurant donc une bonne arrière-garde. Un petit détachement fut posté près de l'église, tandis que les avant-gardes se trouvaient sur la droite au bord du marécage, et sur la gauche au pied de la montagne. Les chevaux devaient rester harnachés, à proximité des canons, prêts à l'action. En dépit des ordres voulant que les hommes dorment le plus longtemps possible, les soldats rendus nerveux par l'approche de la bataille avaient plutôt tendance à être bruyants, agités. Les deux généraux, Chandler et Winder s'étaient réunis pour discuter des opérations du lendemain, tout le monde s'attendant à une offensive britannique ce jour-là. Ce que les Américains n'avaient jamais prévu c'est que les troupes britanniques étaient déjà prêtes à l'attaque.

Lake Ontario	Lac Ontario
Burlington Heights	Burlington Heights
Newark Fort George	Newark Fort George
Escarpment	Escarpement
N	N
E	E
S	S
W	O
Indian Trail	Piste indienne
Lewes House	Maison de Lewes
Lane in 1813	Chemin de 1813
To Hamilton	Vers Hamilton
To Niagara	Vers Niagara
500 Americans	500 Américains
Redhill Creek	Redhill Creek
American Artillery	Artillerie américaine
American Camp	Camp américain
Gage House	Maison de Gage
Ancaster Road	Chemin Ancaster
Church	Église
British	Britanniques
Mountain Escarpment	Escarpement

SOURCE: Chart drawn by William B. Ford, Ontario Land Surveyor, Hamilton, Ontario

SOURCE : Plan dressé par William B. Ford, arpenteur-géomètre de l'Ontario, Hamilton (Ontario)

BATTLE OF STONEY CREEK
6 June 1813

LA BATAILLE DE STONEY CREEK
le 6 juin 1813

Bataille de Stoney Creek

On ne sait toujours pas aujourd'hui qui eut l'idée d'attaquer de nuit le camp américain de Stoney Creek. Toutefois, un des officiers de milice les plus fringants sous le commandement de Vincent, le capitaine W.H. Merritt, pensait, «vu l'indifférence avec laquelle la milice est traitée», que Vincent était prêt à abandonner le haut de la province pour se replier vers l'est en direction de York et Kingston. Dans les faits cependant, il est clair que Vincent n'avait nullement décidé de limiter les dégâts et de retraiter. Par contre, en tant que militaire de carrière, il avait plus tendance à se fier à l'avis du lieutenant-colonel Harvey qu'à celui des officiers de milice ou des civils. Il devait d'ailleurs lui-même rendre un hommage particulier à Harvey.

On a des raisons de croire que Harvey n'était pas seul à prôner une contre-attaque surprise sur la position des Américains. Selon les notes tenues par le capitaine Merritt, le porte-étendard de milice James George et le cornette Amos McKenney auraient indiqué au lieutenant-colonel Harvey la «faisabilité» d'une attaque choc contre Stoney Creek. Harvey, ayant aimé l'idée, il l'aurait retransmise au général Vincent. Au même moment, le lieutenant James FitzGibbon, adjudant du 49^e Régiment, se portait volontaire pour éclairer la position et le dispositif exact de l'ennemi à Stoney Creek. Aux dires de sa fille, qui allait plus tard rédiger sa biographie, FitzGibbon était «un colon remarquable». Prenant sous le bras un panier de beurre, «il pénétra d'un pas décidé dans le camp américain». Son déguisement de fermière rondelette était «si parfait... qu'on lui permit de traverser tout le camp, donc de réunir une véritable mine de renseignements». De retour dans les lignes anglaises, il était, poursuit sa fille, «absolument convaincu que, si le général Vincent consentait à une attaque de nuit, celle-ci réussirait».

Le récit d'espionnage qu'on associe le plus souvent à Stoney Creek est celui de Billy Green, jeune garçon de l'endroit qui, accompagné de son beau-frère, Isaac Corman, parvint par un subterfuge à délier la langue d'un soldat ennemi quelque peu crédule, qui alla jusqu'à révéler le mot de passe des Américains. Alors, sautant sur la monture de son frère, Billy galopa jusqu'au quartier général de Harvey. Ce dernier connaissait donc maintenant le signal d'identification convenu, en plus de savoir à quel point le campement américain était mal disposé : la cavalerie était trop à l'arrière, et le dispositif défensif de l'artillerie inadéquat. Il eut donc peu de difficulté à convaincre le commandant qu'une attaque menée sous le couvert de la nuit serait des plus souhaitables. C'était peut-être même le seul espoir de transformer une défaite potentielle en une victoire certaine. Pour montrer sa grande reconnaissance à Billy Green, Harvey ne se contenta pas de l'admettre au sein des troupes pour l'attaque de nuit, il lui remit également un sabre de caporal. Même si elle n'avait rien d'extraordinaire en soi, cette arme allait être conservée comme une véritable relique par la famille de Billy Green.

Peu avant minuit, les Britanniques prirent la route. La nuit était noire, et ils avaient sept milles à parcourir depuis la maison de Richard Beasley, à Burlington Heights. Bien qu'il se trouvât en compagnie de Vincent, le lieutenant-colonel Harvey était seul responsable de l'opération. D'autres officiers, des surnuméraires, étaient également présents, y compris deux des aides de camp de Sir George Prevost, le major de brigade J.B. Glegg et un messenger qui venait d'arriver avec des dépêches de Detroit. Les hommes

du 8^e Régiment étaient placés sous le commandement du major James Ogilvie. Ceux du 49^e relevaient du major Charles Plenderleath. En chemin, les troupes firent leur jonction

L'éclaireur Billy Green

avec John Norton et une poignée de Mohawks rattachés à la compagnie légère du 49^e. Le ciel était couvert. Une légère brume semblait feutrer les pas des soldats et rendre la nuit encore plus opaque.

À l'approche de l'objectif, le lieutenant-colonel Harvey ordonna l'arrêt de la colonne et dépêcha le lieutenant Robert Land de la 3^e Milice de Gore avec un groupe d'hommes pour prendre position plus au nord. Leur mandat consistait à observer de près les Américains positionnés à l'embouchure du ruisseau Stoney et à les empêcher de prêter main forte à leurs camarades ou de déborder par le flanc les hommes de Harvey. Le lieutenant Land choisit une position proche de l'intersection de la rue Barton de Hamilton et de la route menant à Stoney Creek. Au haut de la montagne, le capitaine Elijah Secord et John Applegarth reçurent un mandat analogue. Plus tard, lorsque les Américains placés à l'embouchure du ruisseau entendirent la fusillade, ils ne firent rien pour venir en aide à leurs camarades. Ils montèrent plutôt à bord de leurs embarcations et détalèrent en direction de Forty Mile. La rencontre avec les miliciens de Land n'eut donc pas lieu.

Entre-temps, les troupes régulières de Harvey s'étaient immobilisées à peu de distance des lignes américaines. Elles constituèrent alors des sections. On déchargea les fusils pour éviter qu'une maladresse ne vienne donner l'alerte à l'ennemi. Compagnies légères en avant, l'armée britannique reprit sa progression à pas de loup. Il était deux heures du matin. La nuit était clémente, sans lune. Harvey était à la tête des troupes légères. Soudain, on aperçut une sentinelle dans la pénombre. L'homme était presque endormi, appuyé contre un arbre près de l'église. Le malheureux fut promptement passé à la baïonnette, ce qui permit aux hommes de Harvey d'en faire autant lorsqu'ils furent interpellés par une deuxième sentinelle. Le troisième factionnaire parvint toutefois à tirer et à s'enfuir. Le coup de feu donna l'alerte au gros des forces américaines. C'était exactement le contraire de ce que Harvey escomptait. Suivit une scène de confusion totale. Ordonnant rapidement à ses hommes de se déployer en ligne de tir, Harvey prit avec FitzGibbon la route droit devant. Au même moment, le major Plenderleath bifurquait sur la gauche. Le major Ogilvie, flanqué d'une poignée d'hommes du 49^e Régiment, avança lentement vers la droite.

Le silence sur lequel se fondaient tant les Britanniques avait été remplacé par les cris qui fusaient de partout et par un extraordinaire remue-ménage. La scène est décrite ainsi dans la lettre que Charles Askin adressa le 8 juin à son père, depuis Dundas Mills :

Nous sommes arrivés jusqu'à leurs lignes, et avons passé à la baïonnette leurs centinelles (*sic*). Nous avons continué de la sorte jusqu'aux tentes où ils dormaient. Pour les terroriser, nos hommes ont commencé à pousser des cris comme les Indiens. Cela eut toutefois un effet néfaste puisque ça réveilla l'ennemi, qui aurait été autrement pris par surprise.

Un certain nombre d'Américains prirent la fuite, en proie à la panique, vers Forty Mile, d'autres vers la colline au sud, laissant derrière eux leurs couvertures, leurs havresacs et même, dans bien des cas, leurs fusils. Les troupes britanniques lancées à leur poursuite s'arrêtèrent, le temps de monter les baïonnettes et de remettre en place les pierres à fusil qu'ils avaient retirées plus tôt. Toutefois, cette halte révéla leurs positions, éclairées par les feux, et les exposa au tir des Américains. Selon un compte rendu, qu'on attribue à Billy Green, «c'est là que nous perdîmes le plus d'hommes. Nos rangs étaient trop serrés, mal placés face à l'adversaire. Le groupe du centre s'empara de leurs deux canons.»

Le récit le plus complet de la bataille de Stoney Creek, du moins selon le point de vue britannique, fut envoyé par le lieutenant FitzGibbon dans une lettre privée adressée à un pasteur montréalais, James Somerville.

Le lieutenant-colonel John Harvey

Cette lettre fut rédigée le lendemain de la bataille, pendant que les événements étaient encore frais à l'esprit de FitzGibbon :

Notre petite armée défila, comme à l'accoutumée, à six heures du soir. Vers onze heures, le *King's Regiment* et le 49^e Régiment (quelque 700 combattants) reçurent l'ordre de monter vers l'ennemi. Après avoir couvert 3 milles, nous fûmes informés de notre mission, qui consistait à surprendre les Américains, en faisant tout le travail à la baïonnette. Pas un seul coup de feu ne devrait être tiré. C'était une nuit d'encre, sans vent ni pluie, à l'exception d'une petite ondée en début de parcours. L'ennemi n'avait

pas d'avant-garde. Nous ne rencontrâmes que trois sentinelles à environ 200 verges [mètres] sur le chemin forestier... les deux premiers furent pris par surprise et neutralisés l'un après l'autre par les hommes de la compagnie légère du 49^e Régiment, qui avançaient en tête. La troisième sentinelle, qui opposa une certaine résistance, fut passée à la baïonnette. Le piquet de garde à l'entrée, dans la clairière, entendit le fracas et tira un coup de feu. En un instant, la compagnie légère était sur eux. Jusque là, tout s'était passé exactement comme prévu. Toutefois, lors de la charge sur le piquet de garde, un certain nombre de nos officiers de l'avant commencèrent à lancer des hourras.

FitzGibbon considéra la situation «très critique» et ordonna à ses hommes de «ne pas reprendre le cri»; grâce à l'aide de ses trois sergents, il parvint à garder ses hommes calmes, «jusqu'à ce que, plus tard, le tir en provenance de nos forces se soit généralisé». Alors : ... en hurlant, nous avons foncé dans la clairière occupée par l'ennemi puis avons tourné vers la gauche, d'où l'on peut voir le «chemin» illustré sur la note jointe, le long de la voie portant l'indication «49^e Régiment». Le *King's Regiment* se rassembla à la droite du chemin, là où se trouve l'indication «*King's Regiment*». Leur force représentait environ 200 hommes. La nôtre environ 500. Nous étions arrivés jusqu'à cette ligne en colonne, section par section. À ce moment-là, l'ennemi commença à tirer, ce qu'il aurait pu bien sûr faire plus tôt s'il avait été préparé, mais il avait été surpris, de nombreux soldats étant passés à la baïonnette par les hommes de la compagnie légère avant même qu'ils aient pu quitter leur bivouac. Les petites croix sur le plan correspondent aux feux de bivouac, qui aillaient s'avérer très utiles à l'adversaire puisque nous avons dû justement nous rassembler parmi ces feux. À peine étions-nous arrivés sur la gauche et avant que nous ayons eu le temps de constituer notre ligne de tir, l'ennemi ouvri le feu. Nos hommes ne

American Guns	Canons américains
Guns	Canons
To Fort George	Vers Fort George
Road	
Chemin	
Americans	Américains
An eminence about 20 feet high	Une hauteur d'environ 20 pi
49th	XLIX ^e Régiment
King's	<i>King's Regiment</i>
Lane leading to this house	Passage menant à cette ferme
Farm House	Ferme
Extent of cleared land	Limite de la clairière
About 300 yards	Environ 300 verges
Face of a low hill	Face d'une petite colline
Americans	Américains

Plan tracé par le lieutenant James FitzGibbon

cessaient de hurler. Aucun ordre ne pouvait être entendu. Dans le vacarme et la confusion, la scène avait quelque chose de surnaturel... La noirceur de la nuit -- il était deux heures du matin -- semblait encore plus impénétrable car nous étions éblouis par les éclairs des fusils et des canons. Les officiers, désormais incapables de tenir leurs hommes, ne tardèrent pas à battre en retraite. La compagnie que je commandais jusque là était restée très disciplinée. En effet, aucun hurlement, aucun coup de feu ne sortait de ses rangs. Par contre, lorsque je vis que nos camarades retraits et que je ne pouvais distinguer aucun officier supérieur dans les parages, je courus le long de la ligne vers la gauche pour empêcher mes hommes de décrocher, tout en voyant confusément que rester sous le feu de l'ennemi n'aiderait pas notre cause. Et pourtant, j'espérais encore que les choses rentrent dans l'ordre. Le major Plenderleath arriva sur ces entrefaites à l'endroit que j'avais momentanément quitté. Avec les hommes que j'avais laissés à un sergent, plus quelques autres, il se précipita vers les canons et s'en empara de quatre. Il ramena deux canons et un tombereau. Les autres pièces ne pouvaient être évacuées, nos hommes ayant tué les chevaux à la baïonnette. Le major Plenderleath poursuivit son avance avec une vingtaine d'hommes; en suivant la route principale, ses soldats passaient à la baïonnette tout homme ou cheval sur lequel ils tombaient. Les généraux Chandler et Winder se trouvaient à proximité du chemin (là où l'on peut voir l'indication «canons» sur le plan). Ils furent faits prisonniers. L'un d'eux s'apprêtait à tourner son pistolet vers un jeune homme, le sergent Fraser du 49^e Régiment, lorsque celui-ci leva son fusil et lança : «Au moindre mouvement vous êtes mort». Le général, le prenant à la lettre, jeta au sol son pistolet et son sabre en répondant : «Je suis votre prisonnier». Le sergent passa sept Américains à la baïonnette tandis que son frère, un jeune homme de ma compagnie, en abattait quatre. Cette poignée de gaillards qui suivaient le major Plenderleath ramena de cette percée, outre les deux généraux, cinq officiers supérieurs et capitaines et

plus de 100 prisonniers, qui furent ramenés jusqu'à nos lignes. Les effectifs du flanc gauche et, je crois, toutes les autres parties de la ligne, étaient dans la confusion la plus totale, hurlant et tirant à qui mieux mieux avant de se disperser et de fuir dans les bois vers l'arrière. D'après moi, si le major Plenderleath n'avait eu la présence d'esprit de se lancer sur l'adversaire, les Américains auraient tenu bon et nous aurions été défaits. Heureusement, lorsque nos adversaires virent nos hommes parvenus en plein cœur de leur dispositif, ils se dispersèrent dans tous les sens et cessèrent de tirer à un moment où notre ligne était en fait en pleine déroute. Car le feu de l'ennemi, quoique de courte durée, était très violent; même s'il n'était pas particulièrement meurtrier, l'obscurité le rendait terrifiant, raison pour laquelle nos hommes s'enfuirent.

Nous voilà donc à un moment où tous les belligérants quittent le champ de bataille, pensant chacun que l'adversaire en est passé maître. Je suis convaincu que c'est le groupe du major Plenderleath qui força l'ennemi à détalé. Ce geste nous avait sauvé la vie, en plus de nous donner le temps de ramener vers l'arrière les prisonniers et les canons ennemis. À l'aube, nos troupes commencèrent donc à quitter le champ de bataille.

À cette lettre, FitzGibbon ajoute le commentaire suivant :

Cette opération, je le crains, a été fort mal exécutée. Notre grande erreur fut de pousser des hurlements avant que la ligne d'attaque ne soit constituée. Si nous avions plutôt gardé le silence et évité de tirer, je crois que nous aurions pu tuer ou faire prisonniers les quatre cinquièmes des troupes américaines, avec tous leurs canons... Dès l'instant où j'ai entendu ces hurlements, j'ai compris que l'attaque était vouée à l'échec, ce que la tournure des événements aller confirmer... Jamais surprise n'aurait été si complète. Jamais action militaire n'aurait été aussi remarquable, si seulement nous avions gardé le silence et évité de tirer. Or, nos officiers ont opté pour une action qu'ils auraient dû précisément tout faire pour décourager chez leurs hommes. Après tout, ils étaient bien placés pour savoir que, dans le noir et dans le vacarme du champ de bataille, la confusion serait inévitable. Je crois que j'aurais bien pu en tuer quelques-uns si j'avais été près d'eux à ce moment...

Entre-temps, plusieurs officiers américains étaient parvenus à maîtriser quelque peu leurs troupes effrayées. Pendant que les Britanniques rechargeaient leurs armes, ils furent pris sous une salve de canons américains. Dans une lettre envoyée à la *Gazette* de Buffalo peu après la bataille, un soldat américain relate ce qui suit :

L'ennemi est entré dans notre camp vers une heure du matin, par la route menant à la position de l'artillerie. Leurs manœuvres donnaient l'impression que les canons étaient leur objectif principal... Ils furent sur nous en un instant. Ils attaquèrent l'artillerie, placée au centre de notre dispositif, ainsi que le capitaine Hindman, qui se trouvait à la droite de l'ensemble. Lorsque l'ennemi commença à avancer vers la droite, le capitaine Hindman et tous ses officiers pensèrent qu'il s'agissait de troupes américaines, ce qui fait qu'il ne tira pas. On n'allait pas tarder à découvrir que c'étaient des tunique rouges, grâce aux feux entre lesquels les attaquants couraient; on voyait aussi qu'ils cherchaient à isoler le capitaine Hindman en tournant son flanc gauche. Il ordonna alors un tir qui s'avéra dévastateur, tuant de nombreux hommes ainsi qu'un ou deux officiers. Il ralentit leur avance, réussit à sauver ses quelques hommes et empêcha l'ennemi d'avancer davantage et donc d'enfoncer nos lignes. L'ennemi pénétra jusqu'au centre de notre dispositif. À l'issue d'un combat féroce, il se retira après avoir enlevé un canon de 6 lb et un obusier...

Bien que terriblement ébranlés par la résistance acharnée des Américains, les troupes britanniques furent galvanisées par l'exemple qu'avaient donné le major Plenderleath et le sergent Alexander Fraser, qui avaient débordé les canons américains, en capturant trois avec les tombereaux, et surtout en faisant prisonnier le brigadier-général Chandler. Le général avait été jeté à bas de sa monture et il tentait de rallier ses hommes lorsque, à sa plus grande surprise, il constata qu'il était complètement cerné de tunique rouges. On le trouva bien caché derrière l'un de ses canons. Peu après, le brigadier-général Winder et le major Van de Venter furent également faits prisonniers par les hommes du major Ogilvie.

Plusieurs Américains s'enfuirent par la route menant à Forty Mile, certains par les contreforts le long de l'escarpement, et d'autres par le lac. Selon un témoin américain :

Les régiments du centre et de l'arrière ne vinrent jamais prêter main forte aux troupes attaquées. Lorsque le 16^e Régiment fut en position de combattre, sa ligne fut rompue par notre cavalerie qui venait de franchir les rangs du 49^e Régiment britannique et qui était incapable de s'arrêter. Alors, à cause de l'obscurité, certaines compagnies ouvrirent le feu sur leurs propres camarades... On dit que les colonels Burn et Milton ont sauvé l'armée.

Les Américains déployèrent des efforts fébriles pour rallier leurs troupes démoralisées. Toutefois, les officiers perdus dans le noir sans leurs hommes, et les hommes errant aux quatre coins sans leurs officiers, ne pouvaient qu'offrir une résistance molle et décousue. La meilleure analyse américaine de la défaite de Stoney Creek est signée par le major-général Morgan Lewis. En se fiant notamment aux renseignements fournis par le colonel Burn,

officier des *Light Dragoons*, il attribua la catastrophe de Stoney Creek au mauvais aménagement du campement par Chandler, et non à un manque de courage chez les défenseurs. «Ce désastre», écrit-il, découlait de l'«aménagement» du camp. Le centre du campement était le plus mal protégé. «Cette faiblesse ayant été découverte en soirée par les Anglais, le centre allait subir l'assaut frontal de toute la force britannique». Par la suite, la ligne américaine fut enfoncée.

Or, le tout n'avait duré que trois quarts d'heure. Les pertes britanniques étaient lourdes. Mais il faut dire que les pertes américaines l'étaient également, le colonel Burn se trouvant à la tête des restes de l'armée de Chandler et de Winder. Ce fut donc lui qui improvisa le repli jusqu'à Forty Mile, laissant derrière lui les canons, le matériel de campement et les provisions. Entre sept heures et huit heures du matin, un certain nombre de soldats américains refirent leur apparition sur le champ de bataille. Ils allaient toutefois limiter leur activité à la destruction des chariots de provisions, des armes de réserve et des couvertures. Par la suite, ils s'éclipsèrent, laissant aux vainqueurs le soin d'enterrer leurs morts. Lorsqu'ils passèrent près du lieu de leur humiliation, les musiciens entamèrent un air bien connu, «*In My Cottage near the Wood*». Ils poursuivirent leur marche, sinon leur musique, jusqu'à Forty Mile où ils établirent un nouveau campement. Selon la tradition locale, le chemin de l'exode était jonché d'armes, de havresacs et d'attributs militaires. Les bagages et la caisse de corps d'armée avaient été abandonnés plus tôt dans la maison de Gage. L'armée en déroute laissait également derrière elle une série de réclamations de guerre présentées par des Canadiens durant la période de l'occupation américaine.

Harvey s'était lui aussi replié. Certes, il était victorieux mais il ne tenait pas à révéler sa faiblesse numérique à l'ennemi en demeurant sur le champ de bataille. Le brigadier-général Vincent manquait toujours. Toutefois, il allait être retrouvé par un éclaireur indien, John Brant, fils du célèbre Joseph Brant. Vincent s'était égaré et avait perdu son cheval, son chapeau et son sabre; ses hommes avaient par contre remporté la victoire pour lui. Son retour à Burlington Heights fut salué par des acclamations, ce qui lui redonna confiance au moment d'établir le rapport officiel de la bataille de nuit, qu'il dépêcha sans tarder à Sir George Prevost.

Entre-temps, le malheureux major-général Dearborn, vieilli et endolori, faisait de son mieux pour expliquer la catastrophe dans sa dépêche à Washington, en exagérant les pertes subies par les troupes de Vincent et en minimisant le revers chez les hommes de Chandler et Winder. En vain, car les journaux américains n'allaient pas tarder à ouvrir leurs colonnes aux critiques du vieux général. Des semaines durant, les pages de la presse populaire foisonnèrent d'accusations et de contre-accusations. On trouve dans la *United States Gazette* de Philadelphie cette pensée caustique :

Je ne pensais pas que les attentes à l'endroit de nos généraux seraient si vite déçues, ni que les conséquences seraient aussi tragiques. Toutefois, lorsque je vous ai informé, il y a quelque temps de cela, que Chandler s'entourait de troupes régulières peu disciplinées, j'ai signalé les redoutables conséquences que cela pourrait avoir, ayant bien compris, à Plattsburg, qu'il était un des favoris du général Dearborn -- ce dernier lui confia d'ailleurs le commandement et l'organisation de l'ensemble de l'expédition. Quant au général Winder, si seulement il avait pu accumuler un ou deux ans d'expérience sur le terrain, comme commandant de peloton ou comme officier supérieur, peut-être aurait-il pu faire un général passable. Mais Chandler, qui n'a ni bon sens ni discernement, est en toutes choses militaires un véritable ignare. Cela, je puis vous l'assurer, est un fait notoire pour tout officier qui a eu, comme moi, l'occasion de suivre de près cette folie. Dieu merci, de là où il se trouve, il ne pourra plus nous nuire, et Dieu merci le général Dearborn, quant à lui, est malade.

Cherchant à regrouper ses troupes, Dearborn demanda au major-général Lewis d'extirper les troupes américaines de la position précaire qu'ils occupaient à Forty Mile. Arrivé sur place tard dans la journée du 7 juin, Lewis eut la mauvaise surprise de voir que le commandant de la force navale britannique, Sir James Yeo, avait rapproché ses bâtiments du rivage. Il constata également que les collines voisines semblaient grouiller d'Indiens hostiles, qui n'arrêtaient de hurler et de tirer sur les troupes désorganisées. C'étaient là les renforts en provenance de Grand River que Norton avait demandés et qui, pour la nuit, avait fait halte sur la route. Norton avait proposé l'action suivante :

... poursuivre l'ennemi le long du sommet de la montagne, en évitant ainsi tout risque d'embuscade; reconnaître ses positions ou sa progression de temps en temps, de manière à ce que, à la première occasion favorable, l'attaque puisse se déclencher.

Les tirs d'artillerie contre les bâtiments de Yeo et les coups de fusil en direction des braves de Norton étaient imprécis et peu meurtriers. Toutefois, ils allaient contraindre Britanniques et Indiens à se retirer hors de portée des armes américaines, permettant aux fuyards de ramasser leurs armes et de poursuivre à pied leur lente progression vers l'est. Les troupes en retraite tentèrent même d'évacuer sur des embarcations de l'équipement lourd. Toutefois, non moins de dix-sept de ces embarcations furent capturées par les hommes de Yeo. Malheureusement pour les troupes de Vincent, le butin ne contenait presque pas de bottes. Or, plus que les armes, c'est cela dont les Britanniques avaient besoin en ce moment. Le commandant anglais écrit ces lignes : «Je demande qu'on m'envoie des bottes. C'est ce dont nous manquons le plus.» Dans une autre lettre, le capitaine James Fulton dit à Prevost :

«À mon arrivée ici, quel ne fut mon désarroi de constater combien nos troupes manquaient des fournitures de base, de chemises, de bottes et de bas. Une bonne partie des hommes du 49^e Régiment étaient *nus, littéralement nus*.» L'état des fournitures médicales n'était pas plus réjouissant. Toutefois, Fulton signala que le major Ogilvie et le major Plenderleath espéraient tous deux rejoindre leurs régiments d'ici le 24 juin.

En dépit de la pénurie de rations et de fournitures militaires, Vincent était assez sûr de lui pour envoyer les hommes du 41^e Régiment, qui occupaient toujours leur caserne de Burlington Heights, à l'aide de Procter dans les régions de l'ouest du secteur supérieur de la province, tout en envisageant sérieusement une reconquête du Fort George. Dans une lettre adressée à Sir George Prevost, il nota : «Je suis convaincu que, avec la collaboration de Sir James Yeo, je pourrai poursuivre mon avance et reprendre le Fort George.» Entre-temps, Forty Mile était devenu le quartier général avancé de l'Armée britannique.

Durant la progression des troupes britanniques le long de la route côtière menant au Fort George, Vincent prit soin de garder bien couvert le flanc droit de son dispositif. James FitzGibbon, qui avait tendance à être critique à l'endroit de son commandant, informa le lieutenant-colonel Harvey qu'il aimerait bien être détaché de la force principale de Vincent pour se voir confier la surveillance de la route reliant Queenston et Forty Mile. Cette route traversait les localités de St. Davids et de Beaver Dams, passant à proximité des chutes de de Cou. Harvey fut parfaitement d'accord avec la proposition. FitzGibbon et un petit détachement virèrent donc à la droite des troupes de Vincent, le long de la route menant à St. Davids. Leur objectif, même s'il n'avait pas été clairement énoncé, était une bande de pirates armés dirigés par Cyrenius Chapin, opérant pour le compte des Américains dans l'intérieur du pays.

Beaver Dams

Ce genre d'opération autonome convenait parfaitement à FitzGibbon. C'était en effet un homme qui aimait bien traiter avec la population locale, et qui recherchait les situations où il serait le plus utile à son armée. Agissant avec discrétion et cultivant l'art de l'écoute, il entreprit de tisser son propre réseau d'informateurs, s'étendant de Forty Mile à Queenston. Bien sûr, il n'était pas seul. Il y avait dans les environs un certain nombre d'Indiens, dont 300 Caughnawagas arrivés récemment des environs de Montréal dans le Bas-Canada, sous la direction de Dominique Ducharme.

Le 23 juin, une force américaine commandée par un officier de l'armée régulière, le lieutenant-colonel Charles Boerstler, reçut du brigadier-général John Boyd (remplaçant le major-général Morgan Lewis au Fort George) l'ordre de marcher sur Beaver Dams et de démolir la maison de pierres de de Cou. Les Américains, conscients de la valeur stratégique de ce poste d'écoute britannique pour les soldats réguliers ou irréguliers, s'étaient dits : «pourquoi ne pas s'emparer de la place avant qu'elle ne tombe aux mains des Anglais?» Boerstler reçut donc l'ordre d'évincer de la région la force de harcèlement de FitzGibbon. Pour ce faire, on allait joindre à la force américaine les célèbres guérilléros de Chapin, connus chez les Canadiens sous le sobriquet «Les quarante voleurs».

Les hommes de Boerstler passèrent leur première nuit à Queenston. Là, Laura Secord, femme d'un officier de la milice loyaliste, put avoir vent des plans américains, grâce à la négligence ou à la stupidité de Boerstler. Elle partit à pied prévenir FitzGibbon. Résultat pratique, Boerstler menait le lendemain ses hommes dans un piège tendu par les Indiens, à proximité de la maison de de Cou. Sur le plan de l'armement, la lutte était par trop inégale, les Américains disposant d'armes bien supérieures à celles des Indiens. Toutefois, lorsque vint le moment de combattre en forêt, les Américains firent preuve de manque de jugement et d'expérience.

Laura Secord dévoilant les plans des Américains à FitzGibbon

La bataille éclata vers deux heures du matin, le 24 juin, entre Boerstler et les Indiens, au nombre desquels se trouvait John Brant (Tekarihogen), agissant en qualité de lieutenant au sein du service britannique des affaires indiennes. La bataille dura plusieurs heures, jusqu'à ce que les Américains soient à court de munitions pour l'artillerie et de courage pour l'infanterie. Craignant un véritable massacre, Boerstler finit par se rendre à FitzGibbon. Pour Dearborn, ce fut «un incident malheureux et totalement imprévisible». Après tout, les quelques Britanniques qui se trouvaient sur le champ de bataille n'avaient pas vraiment eu à intervenir. Ce furent les Indiens qui offrirent la résistance. Le public américain était insulté. Un grand article publié dans l'*Albany Argus* qualifiait en ces termes la reddition américaine :

... un des actes les plus honteux commis par notre armée depuis l'ouverture de cette campagne. Qu'il y ait eu manque ou dégradation de discipline, mésentente mesquine entre officiers, ou inexpérience, voire incompétence de ces officiers, le problème est trop grave pour qu'on puisse encore chercher à l'ignorer : depuis la capture du Fort George, la réputation et le moral de notre armée au Canada sont en chute libre. Les opérations ultérieures ne semblent avoir été qu'un long filet d'erreurs et de malheurs.

La suite était prévisible. Au Congrès américain, on réclama haut et fort le départ de Dearborn. Le 15 juillet, celui qui fut un héros de la Révolution américaine quittait Fort Niagara, officiellement pour raisons de santé, en fait pour se faire oublier. Sort inévitable et peu enviable du soldat qui avait survécu à la hauteur de sa réputation et de sa crédibilité.

Il y eut aussi un changement au Haut-Canada. Le nouveau commandant n'était plus un Anglais mais un Danois anglophile, le baron Francis de Rottenburg, au sujet duquel l'officier de milice canadien William Hamilton Merritt devait écrire :

Je fus présenté au major-général de Rottenburg, qui venait d'arriver pour prendre le commandement de l'armée et pour assurer la présidence de la province. Il est malheureux que ce nom fût aussi prestigieux. Nous attendions de lui des miracles, alors que lui s'est contenté de manger, de boire, de priser et de renifler son tabac.

De Rottenburg allait à tout le moins bien commencer. Il déplaça son quartier général vers St. Davids de manière à être au centre des opérations britanniques dans la région du Niagara. On dit même qu'il voulait reprendre le Fort George, surtout à l'issue d'un raid bien réussi par le major Plenderleath, sur la rive américaine de la Niagara, et de plusieurs percées britanniques dans Newark, en périphérie du Fort George. Au cours d'une de ces actions, le lieutenant-colonel Harvey put récupérer un coffret renfermant des articles de valeur qu'il avait dû laisser sur place au moment de la retraite britannique du Fort George, au mois de mai. Malheureusement, les Américains ne se laissant pas attirer à l'extérieur des anciennes fortifications britanniques, de Rottenburg ne se montrait pas prêt à mettre le siège.

La deuxième menace contre Burlington Heights

Il faut dire que les Américains firent preuve de plus d'initiative que les Britanniques au cours de cette période. Une fois de plus, leur objectif était Burlington Heights. Cette fois par contre, ils décidèrent de monter contre la position britannique par la voie des eaux. Le 27 juillet, Chauncey fit embarquer des troupes commandées par Winfield Scott, le militaire qui s'était distingué au Fort George, puis mena sa flottille en direction de l'ouest, le long de la rive sud du lac Ontario. Assez vite, ses bâtiments jetaient l'ancre près de la baie de Burlington. Toutefois, l'effet de surprise ne devait pas jouer. Car le réseau d'informateurs de Harvey avait tenu ce dernier au courant des faits et gestes de l'ennemi. Il s'était donc préparé à l'attaque en mobilisant tous les miliciens et Indiens

Le colonel Winfield Scott

alors disponibles, ce qui représentait une force d'environ 200 combattants. De plus, la garnison avait déjà été renforcée par l'arrivée de deux compagnies de *Glengarry Fencibles* en provenance de York.

Scott fit débarquer ses hommes sur une étroite langue de terre, entre la baie de Burlington et le lac Ontario, puis entreprit de reconnaître minutieusement les défenses britanniques. Il nota en particulier les sept ou huit gros canons bien visibles sur les hauteurs, mais trop haut placés pour être neutralisés par les petits canons que lui et Chauncey avaient amenés. D'autres missions de reconnaissance devaient révéler la présence d'une chaloupe canonnière britannique dans la baie. Cela signifiait que les Américains pouvaient être exposés au tir du bâtiment en même temps qu'à celui des fortifications sur la falaise. Comprenant que prudence est mère de sûreté, les Américains renoncèrent à attaquer Burlington, choisissant plutôt de partir pour York, 64 km plus loin sur la côte.

Plus tôt dans l'année, York avait révélé ses faiblesses sur le plan militaire. Ce serait donc une partie de plaisir, grâce à laquelle le voyage de Chauncey ne se solderait par un échec total. Comme prévu, les Américains débarquèrent à York sans rencontrer la moindre opposition. Ils ouvrirent les portes de la prison, libérèrent quelques prisonniers, s'emparèrent d'un canon de 24 lb et d'une vingtaine d'embarcations puis mirent le feu au dépôt militaire. Cela fait, ils retournèrent à Fort Niagara pour dresser les plans d'un autre assaut amphibie, plus ambitieux cette fois, sur Burlington Heights, un assaut qui ne devait jamais se concrétiser.

Entre-temps, l'activité militaire se déplaçait vers l'est. Le successeur de Dearborn, le général James Wilkinson, parvint à Sacket's Harbor, à l'issue d'un voyage peu fatigant depuis

la Nouvelle-Orléans. Il convoqua ses officiers supérieurs. En dépit d'un caractère plutôt désagréable, Wilkinson possédait de meilleures capacités stratégiques que Dearborn ou que tout autre officier américain dans la région des Grands Lacs. De ce conciliabule devait découler la décision de tourner le dos au Haut-Canada pour s'intéresser plutôt à la vallée du Saint-Laurent et à Montréal.

Sommairement, le plan américain prévoyait un rassemblement des forces disponibles à Sacket's Harbor en vue d'une attaque de diversion sur Kingston, puis une course vers le Saint-Laurent afin de faire jonction avec l'autre force américaine qui aurait déclenché l'offensive en direction du nord, le long de la rivière Châteauguay, vers Montréal. Cette deuxième armée devait être commandée par le brigadier-général Wade Hampton. La prise de Montréal, suivie par un assaut généralisé sur Québec, donnerait aux Américains la victoire totale. On estimait qu'une telle stratégie justifierait les hostilités. Elle prouverait en effet que les États-Unis étaient entrés en guerre uniquement pour punir la Grande-Bretagne et s'assurer d'une libre navigation maritime, et non pour faire main basse sur le riche commerce des fourrures avec les Indiens, ni pour obtenir des concessions territoriales dans les régions ouest du continent (tenues par les marchands britanniques et canadiens).

Pendant que Wilkinson préparait ce qu'il espérait devenir, avec raison, la plus importante opération de l'année, de grands développements stratégiques survenaient dans la partie occidentale du Haut-Canada. Trois jours après le départ de Wilkinson du Fort George, pour une campagne aboutissant à l'humiliation de la défaite à Chrysler's Farm sur les rives du Saint-Laurent, le major-général William Henry Harrison mit en déroute une armée anglo-indienne à Moraviantown sur la rivière Thames. Le général britannique, Henry Procter, avait battu en retraite. Le chef Tecumseh tué, les bandes indiennes avaient été dispersées. Seuls 210 des 900 soldats britanniques avaient pu rejoindre Burlington Heights pour prêter main forte aux défenseurs de la péninsule de Niagara. Renforcée par les survivants de l'armée de Procter, Burlington Heights redevenait la principale position britannique du Haut-Canada.

Devant la nouvelle menace venant de l'ouest, Vincent réagit en retirant un maximum de troupes de la région du Fort George pour se replier derrière les défenses de Burlington Heights. Entre-temps, de Rottenburg se dépêchait avec deux régiments en compagnie de Harvey, pour appuyer défensivement la base navale de Kingston. On semblait donc revivre les événements du début de l'été. De Rottenburg et Vincent parlaient tous deux avec confiance de leurs intentions, ce qui n'était pas le cas du timoré Prevost. En fait, ce dernier

envisageait, même s'il n'en parlait pas ouvertement, la possibilité d'évacuer l'ensemble du Haut-Canada.

Heureusement, la catastrophe envisagée par Prevost n'allait pas être. Wilkinson n'attaqua pas Kingston. Au contraire, ce furent Harvey et Scott, les adversaires de Fort George, qui se retrouvèrent sur le champ de bataille à Chrysler's Farm, dans le haut du Saint-Laurent. Si l'on ajoute à cela la défaite de l'indécis général américain Wade Hampton à Châteauguay, aux mains du lieutenant-colonel Charles de Salaberry, on en arrive à l'élimination de toute menace sérieuse sur Montréal. La campagne était terminée en 1813. Les troupes américaines de l'est et du centre n'ayant rien accompli, elles passèrent à leurs quartiers d'hiver.

Péninsule de Niagara, 1813

Durant les journées torrides de l'été 1813, ni les Britanniques ni les Américains qui se trouvaient sur le théâtre d'opérations du Niagara ne furent très actifs. Faisaient exception à cette règle les constructeurs de bateaux et les marins, notamment Yeo et Chauncey. La canicule était insupportable, les provisions limitées, la caisse de guerre presque vide; les Indiens, mécontents et impatients, s'étaient simplement évanouis dans le décor. Le commandant américain de Fort George, en proie à la chaleur, au harcèlement et à la dépression, ne fit rien, en dépit des plaintes formulées par le Secrétariat d'État, pour punir l'«insolence» des Britanniques, qui lançaient des attaques ponctuelles «jusqu'aux portes de nos fortifications». Bien à l'abri dans ses locaux de Washington, le bureaucrate devait ajouter : «Il est inadmissible qu'un de nos généraux permette à des troupes en déroute de s'échapper pour ensuite se regrouper.» C'était une allusion qui ne pouvait passer inaperçue. Il ne restait qu'à savoir qui attacherait le grelot.

Le commandant américain de la place, le brigadier-général Peter B. Porter de la milice de l'État de New York, fort de l'appui de ses alliés politiques à Washington, pouvait facilement rejeter la faute de l'inertie sur d'ex-officiers des troupes régulières dans l'armée du Niagara : sur Dearborn, Lewis, Chandler, Winder et Boyd, ses prédécesseurs. Tous n'étaient, selon lui, que de tristes incompetents. Il y avait une certaine vérité dans les propos de Porter. En réalité, le commandement de l'armée régulière n'était pas prêt à consacrer plus d'énergie à la région de Niagara, depuis que la décision avait été prise de se concentrer sur Montréal. Même le major-général Harrison, originaire de l'Ouest, qui au moins avait à son actif la grande victoire de Moraviantown, ne fit rien pour lier à son fait d'armes une poussée d'envergure sur Burlington Heights. Or, à l'état-major britannique, on s'attendait à une attaque des Américains sur Kingston plutôt que sur le verrou défensif de Burlington Heights.

Quant à Harrison, il avait autre chose en tête que des pensées belliqueuses. En effet, il partit pour une tournée triomphante, qui devait le conduire au Fort George puis à Washington, en passant par le lac Érié. Pendant cette tournée, il se délecta de l'adulation que les Américains vouent traditionnellement à leurs généraux victorieux. Comme Andrew Jackson avant lui, comme Dwight Eisenhower plus tard, William Henry Harrison, héros de 1813, riche aristocrate du Sud, amateur de bon cidre, devint politicien et accéda en bout de compte à la magistrature suprême des États-Unis.

L'histoire de la campagne du Niagara ne prend pas fin avec la brève apparition de Harrison à Fort George, en route pour Washington. Deux nouvelles personnalités firent leur apparition sur la scène militaire. Le premier fut le brigadier-général américain George McClure, officier de milice qui reçut le commandement du Fort George. Le second fut un officier britannique des forces régulières, le lieutenant-général Sir Gordon Drummond, substitué au médiocre de Rottenburg. Les deux hommes n'allèrent pas tarder à faire sentir leur présence dans le Haut-Canada.

McClure fut en effet responsable de la destruction du Fort George et de la mise à feu du village de Newark. Après ces agissements, il se retira à Fort Niagara le 10 décembre. Selon le *Weekly Register* de Niles, McClure voulait «prévenir un retour de l'ennemi dans la région de Niagara, et donc assurer une meilleure protection de [la frontière américaine] ainsi que de la circulation maritime sur le lac Érié.» Autre explication plus plausible : le fait que les miliciens américains en garnison au Fort George refusaient de prolonger, ne fût-ce que d'une seule journée, leur période de service, même si McClure avait été autorisé à leur offrir (et leur avait bel et bien offert) un mois de salaire additionnel s'ils demeuraient encore quelque temps dans le Haut-Canada.

Au même moment, l'arrivée du nouveau commandant britannique dans le Haut-Canada fut suivie par des actions militaires plus vigoureuses que ce qu'on avait connu à l'époque de ses prédécesseurs. Bien conscient de la dégradation du dispositif américain sur l'autre rive, attestée par l'absurde incendie de Newark et le retrait ignominieux du Fort George, le général Drummond envisagea une attaque de nuit sur le Fort Niagara, dont il décrivit le plan au gouverneur général Prevost, dans une lettre rédigée à St. Davids le 18 décembre.

La stratégie de Drummond fut couronnée de succès. Les attaquants, tous membres des troupes régulières du 1^{er} Régiment (*Royals*), du 41^e, du 100^e régiment et de l'artillerie royale -- en tout, 562 hommes de rang -- aidés par des soldats de la milice de Lincoln, franchirent la Niagara de nuit, débarquant à environ 3 milles du Fort Niagara. Le 100^e Régiment mena

l'attaque, s'emparant du fort avec une rapidité remarquable et avec des pertes assez faibles. Un lieutenant britannique et cinq hommes de rang avaient été tués, alors que deux officiers et trois soldats avaient été blessés pendant l'assaut. Par contre, chez les Américains, on comptait 65 tués, 14 blessés et 344 prisonniers. Le major-général Phineas Riall mena les opérations de nettoyage sur la rive droite de la Niagara. En représailles pour la destruction de Newark et de Queenston par les Américains, les Britanniques mirent à feu les colonies américaines établies le long de la Niagara, poussant au sud jusqu'à la ville de Buffalo.

La guerre se poursuivit jusqu'à la fin de 1814. Pendant tout ce temps, les Anglais demeurèrent au Fort Niagara. Burlington Heights resta le principal dépôt d'approvisionnement britannique pour la région de Niagara. Mais cette localité ne devait jamais plus jouer le rôle essentiel qu'elle avait eu en 1813. Elle ne serait jamais plus menacée d'assaut. Les ouvrages militaires de la région, dont les restes peuvent être vus au cimetière de Hamilton, se sont délabrés. Par ailleurs, après la guerre, la maison de briques de Richard Beasley, d'où Vincent et Harvey avaient lancé leur attaque sur Stoney Creek dans la nuit du 5 juin 1813, et où Vincent avait rédigé le rapport de la bataille à l'aube du 6 juin, perdit toute signification militaire à l'issue de la guerre. Elle allait malheureusement tomber entre les griffes d'un dénommé Allan MacNab, propriétaire arrogant et dépensier, qui en fit sa résidence personnelle et qu'il l'affubla du nom de Dundurn Castle. Cependant, Burlington Heights, tout comme la maison de Gage et le champ de bataille de Stoney Creek, est toujours là pour nous rappeler d'une époque où la sauvegarde du pays avait dépendu non des efforts de nos politiciens et financiers mais du travail des soldats britanniques dans les forces régulières, des miliciens provinciaux canadiens, et des femmes courageuses qui les avaient soutenus.

Réclamations de guerre

Après la guerre, les autorités civiles du Canada reçurent un certain nombre de réclamations pour services rendus et pertes subies au cours de la guerre canadienne de 1812. La documentation à cet effet se trouve aux Archives nationales du Canada. Elle permet de jeter un éclairage particulier sur ce conflit.

On y trouve notamment une réclamation relative à une selle et à des brides réquisitionnées le 6 juin 1813. Un certain William Davis demanda réparation pour les dommages causés à un champ de maïs «dévasté par l'Armée américaine commandée par les généraux Chandler et Winder le 5 juin, avec pour résultat la destruction complète de la récolte». Letitia Gage, veuve de John Gage, alléguait qu'elle avait subi «des dommages considérables causés par les Américains juste avant la bataille de Stoney Creek, ceux-ci ayant abattu les clôtures et détruit sa récolte céréalière. Elle demandait également des réparations pour «la transformation de ma maison en caserne» (*sic*), ainsi que pour l'utilisation des étables et de la nourriture pour chevaux, puis pour la perte de quatre moutons pris par les *Light Dragoons* et de trois cochons enlevés par les Indiens – le tout pour la somme de £63/15/0. Elle reçut £17/15/0.

Samuel Nash demanda des réparations pour «les dommages subis aux mains des hommes de Sa Majesté, placés sous le commandement du major-général Vincent», alors que ces derniers occupaient sa maison «très proche du champ de bataille» et «transformée en hôpital de campagne le 6 juin 1813», situation qui allait durer une semaine. Les dommages provoqués par «le sang sur la literie et les planchers, entre autres» se seraient montés à £53/15/0. Il reçut £30.

Isaac Corman, beau-frère de l'éclaireur Billy Green, réclama £63/15/0 «en monnaie provinciale», pour la perte de piquets et de clôtures de perche «abattus pour la bataille» et «utilisés comme combustible», ainsi que pour la perte d'un cochon et d'une ruche à mielle (*sic*), plus un attelage de bœufs tués par les Américains affamés.» Il devait toucher £37.

Augustus Jones évalua à £603/2/0 les dommages subis par sa propriété, «ayant souvent servi de caserne aux gardes chargés de surveiller le rivage», ainsi que pour l'accueil des troupes «sur ordre du général Vincent» entre le 14 octobre et le 24 décembre, «lorsque l'armée est repartie pour les lignes de Niagara, laissant ma propriété dans un état lamentable». Outre les dommages-intérêts et les droits de location, Jones réclamait le remboursement de bétail perdu, de cidre, de pommes, de cochons, d'une «grande cuillère d'argent», d'un «nouveau chapot» (*sic*) ainsi que d'autres articles dérobés par les Indiens. Il reçut la somme de £253/15/0.

Edward Brady chercha à se faire payer, notamment pour les services d'estafette qu'il avait offerts pendant 227 jours (entre le 6 mars et le 18 octobre 1813). Il avait fourni ses propres chevaux et provisions, reliant les localités de Stoney Creek, Burlington et Forty Mile Creek et transporté une quantité considérable d'articles pour l'armée, en plus de loger et de nourrir le personnel et les montures du service des affaires indiennes.

Thomas Pettit demanda à se faire payer pour avoir transporté des bagages de l'armée dans un chariot avec attelage. Il réclamait aussi les frais de réparation du chariot, endommagé par les soldats alors qu'il s'était absenté une journée, plus le remboursement des moutons abattus par les soldats, des cochons tués par les Indiens, et de six boisseaux de patates volés de sa cave.

Il y eut également des demandes de règlement relatives à diverses pertes : «un couteau à deux manches», «un bon manteau», un miroir, des traîneaux, des chevaux empruntés et jamais rendus, des bœufs morts d'épuisement; deux servitudes, dont l'une fut utilisée comme boulangerie et l'autre comme «casernes pour les artilleurs». Un certain nombre de demandes portaient également sur des selles, des hachettes, des pelles, des seaux, tous genres de vêtements, de la paille, du foin, de l'avoine, des pommes de terre, des pommes, des embarcations et des pins.

Toutes ces demandes et bien d'autres encore allaient être réglées des années plus tard par la Commission des réclamations de guerre, relevant du ministère des Finances du Haut-Canada. Dans la plupart des cas, l'indemnité se situait entre le tiers et la moitié de ce qui avait été allégué.

Notice bibliographique

On trouvera les principaux manuscrits relatifs à la bataille de Stoney Creek dans les Archives nationales du Canada, à Ottawa, ainsi que dans les Archives nationales des États-Unis, à Washington. À la Capitale nationale, les séries C et MG contiennent copie des originaux, qui se trouvent dans les séries C.O 42, 188 et 217 du *Public Record Office* (Bureau des archives publiques) de Londres. La documentation américaine se trouve dans la série P.G. 107 à Washington. On pourra également consulter des articles individuels dans diverses archives de provinces canadiennes ou d'États américains. On considère que le meilleur outil bibliographique est le *Resource Guide for The War of 1812* de J.G. Fredriksen, publié à Los Angeles en 1979. Quant aux documents auxquels cette brochure renvoie, le lecteur est invité à consulter l'extraordinaire collection revue par le brigadier-général E.A. Cruikshank et publiée chez Welland par la *Lundy's Lane Historical Society* entre 1896 et 1908. Pendant de nombreuses années, le général Cruikshank fut directeur de la section historique de l'Armée à Ottawa. Cette collection porte le titre suivant : *The Documentary*

History of the Campaign upon the Niagara Frontier 1812-14. Signalons également deux journaux importants de l'époque, ceux du capitaine William Hamilton Merritt et du major John Norton, publiés par la *Champlain Society* à Toronto, le premier en 1928 et le second en 1970. D'autres documents portant sur la Guerre de 1812, colligés par William Wood, furent publiés par la *Champlain Society* sous le titre *The Canadian War of 1812*, en quatre volumes parus entre 1920 et 1928.

On trouvera aussi dans les journaux de l'époque des détails intéressants, bien que pas toujours dignes de foi, surtout dans les périodiques américains. Ainsi, le *Niles Register* publiait la correspondance privée des militaires ainsi que les documents officiels, en se réservant le droit de sabrer dans les commentaires défavorables.

Du point de vue des Britanniques, les textes historiques d'ordre général incluent les récits faits très tôt par Robert Christie dans *The Military and Naval Operations in the Canadas*, ouvrage publié à Québec en 1818; *A Full and Correct Account of the Late War between Great Britain and the United States of America*, en deux volumes, publié par William James à New York en 1840. On accordera une attention particulière aux détails fournis par Benson J. Lossing (ne fût-ce que parce qu'il a visité tous les champs de bataille), détails figurant dans *The Pictorial Field-Book of the War of 1812* (New York, 1869).

Les textes non critiques, même s'ils remontent à très loin, ne devraient pas être négligés pour la simple raison que leurs auteurs n'étaient pas impartiaux. Après tout, la partialité fait partie de l'histoire. Je n'ai donc aucune hésitation à inclure dans ma bibliographie des titres comme *The War and Its Moral* de William Coffin, publié à Montréal en 1864; et *History of the Late War*, de H.M. Brackenridge (Philadelphie, 1836).

Autres ouvrages dignes d'intérêt : *The War of 1812 on the Niagara Frontier*, de Louis Babcock (Buffalo, 1927), et *Winfield Scott, The Soldier and the Man*, de C.W. Elliott (New York, 1937). Pendant de nombreuses années, l'étude minutieuse et la rédaction soignée menées essentiellement à partir de sources britanniques furent la marque de commerce de C.P. Lucas, dans son livre intitulé *The Canadian War of 1812*, publié à Oxford en 1906. Pour les lecteurs en quête de textes plus courts, il y a toujours la possibilité de lire William Wood dans *The War with the United States, Chronicles of Canada*, publié à Toronto en 1920. Ces titres sont maintenant largement dépassés par des textes plus récents, dont celui de J.M. Hitsman, *The Incredible War of 1812* (Toronto, 1965), *L'invasion du Canada* et *Flames Across the Border 1813-14*, deux ouvrages de Pierre Berton, publiés à Toronto en 1980 et 1981 respectivement, et enfin *La guerre de 1812 : les opérations terrestres*, de G.F.G. Stanley, aux Musées nationaux du Canada (Ottawa, 1983).

Parmi les grands ouvrages américains, citons *Amateurs, To Arms!*, de John Elting (Chapel Hill, 1991) et *Poltroons and Patriots*, de Glenn Tucker (Indianapolis, 1954). Le lecteur qui trouverait la prose de Tucker comique ou ennuyante aura des textes plus «costauds» dans *The War of 1812* de J.H. Mahon (Gainesville, 1972).

Les articles traitant de la bataille de Stoney Creek sont légion : *Beautiful Battlefield House at Stoney Creek*, de Mavis Hartman et *The Many Battles of Stoney Creek*, de Herbert Fairlie Wood, qui parurent dans *The Canadian Geographical Journal* en 1954 et 1962 respectivement. Les collections de la *Wentworth Historical Society* incluent des articles signés par John Land, George Mills, Murray Anderson, J.R. Holder, Hazel Corman et Joseph H. Smith. L'article de F.B. Biggar, *The Battle of Stoney Creek*, paru dans *The Canadian Magazine* en 1893, est particulièrement remarquable. Une note intéressante figure dans *Canadiana*, vol, 1, n° 4, avril 1889. Le rôle de Billy l'Éclaireur (*Billy the Scout*, pour ses descendants) fut décrit dans *The Hamilton Spectator* du 12 mars 1938. Plus près de nous, le récit de l'action de Billy Green est signé Mabel Thompson dans *Ontario History*, 1952. D'autres références utiles se trouvent dans la bibliographie qui complète l'ouvrage de Morris Zaslow, *The Defended Border* (Toronto, 1964). Robert Allen offre une description utile dans *Historique du fort George*, paru dans *Lieux historiques canadiens : Cahiers d'archéologie et d'histoire*, n° 11 (Ottawa, 1974).

Quiconque veut se renseigner sur les événements de la Guerre de 1812 survenue à la frontière du Niagara trouvera toutes ces sources et bien d'autres encore dans les rayons de Références de la bibliothèque municipale de Hamilton. Après quoi, il serait indiqué de visiter la maison de Gage, située sur le champ de bataille, pour y examiner, en plus des copies de documents pertinents, un certain nombre d'objets prélevés sur le terrain où se déroula «la bataille de nuit».

Remerciements

Je tiens à remercier M^{me} Susan Ramsay de *Battlefield House*, le professeur Ezio Cappadocia de l'Université MacMaster, ainsi que le personnel des bibliothèques municipales de Hamilton et de Niagara-on-the-Lake pour l'appui qu'ils m'ont donné lors de la préparation de la présente brochure. Je suis particulièrement reconnaissant au Maire et au Conseil municipal de Stoney Creek, qui firent preuve d'une très belle initiative pour l'inauguration et la célébration de la journée du Drapeau, événement qui me tient particulièrement à cœur. Par ailleurs, je suis redevable à MM. Bob Hodgson de Stoney Creek, John Blackwell de Antigonish (Nouvelle-Écosse) et Robert Townshend, grâce à qui j'ai récemment été conduit sur le champ de bataille, que j'ai donc pu revisiter. J'aimerais aussi dire ma gratitude aux membres de la Commission de l'escarpement du Niagara, qui m'ont autorisé à faire usage des documents et photos en leur possession, de même qu'à M. Fred Gaffen, pour son aide rédactionnelle, et à M. William Constable, dont les cartes géographiques se sont avérées précieuses.

Mes remerciements vont en particulier à M. Berkeley Vincent, de la localité de Blessington (comté de Wicklow, en Irlande), qui m'a permis d'utiliser la photo d'un portrait du général John Vincent. Ce portrait, trouvé dans la Muckcross House (comté de Kerry), n'avait jamais été publié auparavant. C'est le seul portrait connu de l'officier ayant commandé les troupes britanniques de Stoney Creek les 5 et 6 juin 1813.

L'illustration en couverture est de C.W. Jeffreys. Elle s'intitule *The Battle of Stoney Creek*, et figure dans *The Picture Gallery of Canadian History*, Collection de l'Imperial Oil, Archives nationales du Canada; de même que l'illustration où Laura Secord met en garde FitzGibbon (page 26), signée également par Jeffreys. L'illustration de l'assaut contre le Fort George (page 10) est parue dans *Harper's Weekly*, numéro du 29 mai 1856, tandis que celle de la bataille du Fort George (page 11) provient du *Philadelphia Portfolio*, Archives de l'Ontario. La caricature de Sir George Prevost est prise du *Metropolitan Toronto Library Board*. Le portrait du major Plenderleath (page 4) est extrait du *Canadian Geographic Journal*, alors que celui du major-général Dearborn (page 6) se trouve dans *War of 1812* de Richardson; le portrait du colonel Harvey (page 18) est présenté avec l'aimable autorisation des Archives nationales du Canada. Le portrait du colonel Winfield Scott (page 28), signé Joseph Wood, a été publié pour la première fois dans le *Analectic Magazine*, numéro de décembre 1814. La photo de Billy Green (page 16) se trouve au *Battlefield House Museum* de Stoney Creek. Les cartes présentées en pages 7 et 14 ont été préparées pour la présente publication par William Constable.

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Fred Gaffen, éditeur

1. Tenir bon : la bataille de Châteauguay
par Victor Suthren
2. Les Canadiens à Paardeberg
par Desmond Morton
3. La Percée de la Ligne Hindenburg
par John Swettenham
4. Ortona : Noël
par Fred Gaffen
5. Le Petit Blitz
par Hugh A. Halliday
6. Corée 1951 : deux batailles canadiennes
par James R. Stone et Jacques Castonguay
7. La bataille de Saint-Denis, 1837
par Elinor Kyte Senior
8. Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813
par G.F.G. Stanley
9. Jusqu'au bout : la bataille de Harts River (1902)
par Carman Miller
10. Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866
par Herewood Senior
11. La bataille de Moraviantown - 5 octobre 1813
Par Robert S. Allen
12. La bataille des forts de Chignectou, 1755
par Bernard Pothier
13. "Une brillante petite opération" : La bataille de Crysler's Farm
(1813)
par Donald E. Graves
14. Déluge et enfer : la bataille de Rhénanie, 1945
par Bill Rawling
15. La bataille d'Amiens : 8-11 août 1918
par Brereton Greenhous
16. La bataille sur la côte 70 : 15-25 août 1917
par Fred Gaffen
17. Le Canada doit être réduit, le siège de Québec, en 1690
par Kyle McIntyre

Tous les titres de cette série sont disponibles auprès de l'éditeur.

Balmuir Book Publishing Ltd.
128, av. Manning
Toronto, Canada M6J 2K5

LA SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Dans la soirée du 5 juin 1813, les soldats américains qui montaient vers le bastion britannique de Burlington Heights établirent leur campement à Stoney Creek. Leur objectif était de détruire cette place forte puis de conquérir le Haut-Canada. Les Britanniques n'attendirent pas à Burlington Heights l'arrivée, le lendemain, d'une force américaine qui leur était supérieure numériquement. Ils choisirent plutôt d'attaquer par surprise, à l'aube du 6 juin, le cœur même du dispositif américain, faisant prisonniers deux généraux ennemis et parvenant à repousser la force d'invasion jusqu'à Fort George. Comme ce fut le cas pour l'ensemble de la Guerre de 1812, chacun des belligérants cria victoire à Stoney Creek. Dans ce récit captivant, le professeur George F.G. Stanley, plus grand historien militaire du Canada, décrit la bataille, évalue le bilan dressé par les deux armées, et replace Stoney Creek dans le contexte global de la guerre et de l'accession du Canada au rang de nation.

BALMUIR
BOOK
PUBLISHING
LTD.

Musée canadien de la guerre

*****texte français révisé par Jean Pariseau